

АРТУР КОНАН ДОЙЛ

MICAH CLARKE – TOME II.
LE CAPITAINE MICAH
CLARKE

Артур Конан Дойл
Micah Clarke – Tome II.
Le Capitaine Micah Clarke

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25093028

Micah Clarke – Tome II / Le Capitaine Micah Clarke:

Содержание

I – Notre arrivée à Taunton	4
II – Le rassemblement sur la place du Marché	18
III – Maître Stephen Timewell, Maire de Taunton	37
Конец ознакомительного фрагмента.	65

Arthur Conan Doyle

Micah Clarke – Tome II /

Le Capitaine Micah Clarke

I – Notre arrivée à Taunton

Les ombres empourprées de soir s'étendaient sur la campagne.

Le soleil s'était couché derrière les lointaines hauteurs de Quantock et de Brendon quand la colonne d'infanterie, que formaient nos rudes paysans, traversa de son pas lourd Curry Revel, Wrantage et Hendale.

De tous les cottages situés sur le bord de la route, de toutes les fermes aux tuiles rouges, les paysans sortaient en foule sur notre passage, portant des cruches pleines de lait ou de bière, échangeant des poignées de mains avec nos rustauds, les pressant d'accepter des vivres ou des boissons.

Dans les petits villages, jeunes et vieux accouraient en bourdonnant, pour nous saluer, et poussaient des cris prolongés et sonores en l'honneur du Roi Monmouth et de la Cause protestante.

Les gens, qui restaient à la maison, étaient presque tous des vieillards et des enfants, mais çà et là un jeune laboureur que l'hésitation ou quelques devoirs avaient retenu, était si

enthousiasmé de notre air martial, des trophées visibles de notre victoire, qu'il s'emparait d'une arme et se joignait à nos rangs.

L'engagement avait diminué notre nombre, mais il avait produit un grand effet moral et fait de notre cohue de paysans une véritable troupe de soldats.

L'autorité de Saxon, les phrases braves et âpres où il distribuait l'éloge ou le blâme, avaient produit plus encore.

Les hommes se disposaient en un certain ordre et marchaient d'un pas alerte en corps compact.

Le vieux soldat et moi, nous chevauchions en tête de la colonne, Master Pettigrue cheminant toujours à pied entre nous.

Puis, venait la charrette chargée de nos morts.

Nous les emportions avec nous pour leur assurer une sépulture décente.

Ensuite marchaient une quarantaine d'hommes armés de faux et de faucilles, portant sur l'épaule leur arme primitive et précédant le chariot où se trouvaient nos blessés.

Après venait le gros de la troupe des paysans.

L'arrière-garde était composée de dix ou douze hommes sous les ordres de Lockarby et de Sir Gervas.

Ils montaient les chevaux capturés et portaient les cuirasses, les épées et les carabines des dragons.

Je remarquai que Saxon chevauchait la tête tournée en arrière et jetait de ce côté des regards inquiets, qu'il s'arrêtait près de toutes les saillies du terrain, pour s'assurer que nous n'avions personne sur nos talons pour nous poursuivre.

Ce fut seulement quand on eut parcouru bien des milles d'un trajet monotone, et quand le scintillement des lumières de Taunton put s'apercevoir au loin dans la vallée, vers laquelle nous descendions, qu'il poussa un profond soupir de soulagement et déclara qu'il nous croyait hors de tout danger.

– Je ne suis pas enclin à m'effrayer pour peu de chose, fit-il remarquer, mais nous sommes embarrassés de blessés et de prisonniers, au point que Petrinus lui-même aurait été fort empêché de dire ce que nous aurions à faire, dans le cas où la cavalerie nous rattraperait. Maintenant, Maître Pettigrue, je puis fumer ma pipe tranquillement, sans dresser l'oreille au moindre grincement de roue, aux bâillements d'un villageois en gaîté.

– Alors même qu'on nous aurait poursuivis, dit le ministre d'un ton résolu, tant que la main du Seigneur nous servira de bouclier, pourquoi les craindrions nous?

– Oui, oui, répondit Saxon impatienté, mais en certaines circonstances, c'est le diable qui a le dessus. Le peuple lui-même n'a-t-il pas été vaincu et emmené en captivité? Qu'en pensez-vous, Clarke?

– Un engagement pareil, c'est assez pour une journée, fis-je remarquer. Par ma foi, si au lieu de charger, ils avaient continué à faire feu de leurs carabines, il nous aurait fallu faire une sortie ou tomber sous les balles là où nous étions.

– C'est pour cette raison-là que j'ai interdit à nos hommes armés de mousquets de riposter, dit Saxon. Leur silence a fait croire à l'ennemi que nous n'avions à nous tous qu'un ou deux

pistolets. Aussi notre feu a été d'autant plus terrifiant qu'il était plus inattendu. Je parierais que parmi eux il n'y a pas un homme qui ne comprenne qu'il a été attiré dans un piège. Remarquez comme ces coquins ont fait volte-face et pris la fuite, comme si cela faisait partie de leur exercice journalier.

– Les paysans ont reçu le choc comme des hommes, fis-je remarquer.

– Il n'y a rien de tel qu'une teinture de calvinisme, pour tenir bien raide une ligne de bataille, dit Saxon. Voyez le Suédois quand il est dans ses foyers. Où trouverez-vous un homme au cœur plus honnête, plus simple, plus dépourvu de toute qualité militaire, si ce n'est qu'il est capable d'ingurgiter plus de bière de bouleau que vous ne pourrez en payer. Et pourtant il suffit de le bourrer de quelques textes énergiques, familiers, de lui mettre une pique entre les mains, et de lui donner pour chef un Gustave, et il n'y a pas au monde d'infanterie capable de lui résister. D'autre part, j'ai vu de jeunes Turcs, sans éducation militaire, batailler en l'honneur du Koran avec autant d'entrain que l'ont fait les gaillards, qui nous suivent, en l'honneur de la Bible que Maître Pettigrue portait devant eux.

– J'espère, dit gravement le ministre, que par ces remarques vous n'avez pas l'intention d'établir une comparaison quelconque entre nos écritures sacrées et les compositions de l'imposteur Mahomet, non plus que d'inférer une analogie, entre la furie que le diable inspire aux incroyants Sarrasins, et le courage chrétien des fidèles qui luttent.

– En aucune façon, répondit Saxon en m'adressant un ricanement par dessus la tête du ministre, je me bornais à montrer combien le malin est habile à imiter les influences de l'Esprit.

– Ce n'est que trop vrai, Maître Saxon, dit le ministre avec tristesse. Parmi les débats et les discordes, il est bien difficile de discerner la vraie route. Mais je m'émerveille de ce que, au milieu des pièges et tentations qui assaillent la vie de soldat, vous vous soyez conservé pur de souillure, et le cœur toujours fidèle à la vraie foi.

– Cette force là ne me venait point de moi-même, dit Saxon d'un ton pieux.

– En vérité, en vérité, s'écria Maître Josué, des hommes comme vous sont bien nécessaires dans l'armée de Monmouth. Il s'en trouve plusieurs, à ce qu'on m'a dit, qui viennent de Hollande, du Brandebourg, de l'Écosse, et qui ont été formés à l'art de la guerre, mais ils ont si peu cure de la cause que nous soutenons, qu'ils jurent et sacrent de manière à épouvanter nos paysans et à attirer sur l'armée une condamnation d'en haut. Il en est d'autres qui tiennent fermement pour la vraie foi et qui ont été élevés parmi les justes, mais hélas! ils n'ont aucune expérience du camp et de la campagne. Notre Divin Maître peut agir par le moyen de faibles instruments, mais il n'est pas moins certain que tel peut être choisi pour briller dans la chaire, et être malgré cela peu capable de se rendre utile dans une échauffourée comme celle que nous vîmes aujourd'hui. Pour ma part, je sais

disposer un discours de façon à satisfaire mon troupeau, et que mes auditeurs soient fâchés de voir le sablier fini, mais je sens que ce talent ne servirait à bien peu de chose quand il s'agirait de dresser des barricades, ou d'employer les armes charnelles. C'est ainsi que cela se passe dans l'armée des fidèles: ceux qui ont les capacités pour commander sont mal vus du peuple, tandis que ceux dont le peuple écoute volontiers la parole sont peu entendus aux choses de la guerre. Maintenant nous avons vu en ce jour que vous êtes un homme de tête et d'action, et néanmoins de vie modeste et réservée, plein d'aspirations après la Parole, et de menaces contre Apollyon. En conséquence, je vous le répète, vous serez parmi eux un véritable Josué, ou bien un Samson, destiné à briser les colonnes jumelles du Prélaticisme et du Papisme, de façon à ensevelir dans sa chute ce gouvernement corrompu.

Decimus Saxon s'en tint pour toute réponse à un de ces grognements qui passaient parmi ces fanatiques pour la manifestation d'une intense agitation, d'une émotion intérieure.

La physionomie était si austère, si pieuse, ses gestes si solennels.

Il répétait tant de fois sa grimace, levant les yeux, joignant les mains, et faisant tant d'autres simagrées qui caractérisaient le sectaire exalté, que je ne pus m'empêcher d'admirer la profondeur et la perfection de l'hypocrisie qui avait enveloppé si complètement sous son manteau sa nature rapace.

Un mouvement malicieux, que je ne pus maîtriser, me porta

à lui rappeler qu'il y avait au moins un homme qui appréciait à leur valeur les apparences qu'il se donnait.

– Avez-vous raconté au digne ministre, dis-je, votre captivité parmi les Musulmans et la noble manière dont vous avez soutenu la foi catholique à Istamboul?

– Non, s'écria notre compagnon, j'aurais bien du plaisir à entendre ce récit. Je m'émerveille de voir qu'un homme aussi fidèle, aussi inflexible que vous, ait été jamais mis en liberté par les impurs et sanguinaires sectateurs de Mahomet.

– Il n'est pas bien séant que je fasse ce récit, dit Saxon avec un grand sang-froid, en me jetant un regard de travers tout plein de venin. C'est à mes camarades de mauvaise fortune et non à moi à décrire ce que j'ai souffert pour la foi. Je suis à peu près certain, Maître Pettigrue, que vous auriez fait comme moi, si vous vous étiez trouvé là-bas... La ville de Taunton se déploie bien tranquillement devant nous, et il y a bien peu de lumière pour une heure aussi avancée, vu qu'il est près de dix heures. Il est clair que les troupes de Monmouth ne sont pas encore arrivées, sans cela nous aurions vu des indices de bivouacs dans la vallée; car s'il fait assez chaud pour dormir en plein air, les hommes sont obligés de faire du feu pour préparer leur repas.

– L'armée aurait eu quelque peine à arriver aussi loin dit le ministre. Elle a, à ce qu'on m'a appris, été très retardée par le manque d'armes et le défaut de discipline. Songez aussi, que c'est le onze que s'effectua le débarquement de Monmouth à Lyme et nous ne sommes qu'à la nuit du quatorze. Il a fallu faire bien des

choses dans ce temps.

– Quatre jours entiers! grommela le vieux soldat. Et pourtant je n'attendais rien de mieux, vu le défaut de soldats éprouvés parmi eux, à ce qu'on me dit. Par mon épée! Tilly ou Wallenstein n'auraient pas mis quatre jours pour aller de Lyme à Taunton, quand même toute la cavalerie du Roi Jacques aurait barré la route. Ce n'est pas ainsi, en lambinant, qu'on mène les grandes entreprises. On doit frapper fortement, brusquement. Mais, dites-moi, mon digne monsieur, car nous n'avons guère recueilli en route que des rumeurs et des suppositions, n'y a-t-il pas eu quelque sorte d'engagement à Bridport?

– En effet, il y a eu un peu de sang versé dans cette localité. Ainsi que je l'ai appris, les deux premiers jours ont été employés à enrôler les fidèles, et à chercher des armes pour les en pourvoir. Vous avez raison de hocher la tête, car les heures étaient précieuses. À la fin, on parvint à mettre en un certain ordre environ cinq cents hommes, auxquels on fit longer la côte, sous le commandement de Lord Grey de Wark et de Wade, l'homme de loi. À Bridport, ils se trouvèrent en face de la milice rouge du Dorset et d'une partie des Habits jaunes de Portman. Si tout ce qu'on dit est vrai, on n'a pas lieu de se montrer bien fier de part ni d'autre. Grey et sa cavalerie ne cessèrent de tirer sur la bride que quand ils furent revenus se mettre en sûreté à Lyme. On dit cependant que leur fuite est plutôt imputable à la dureté de la bouche de leurs montures qu'au peu de cœur des cavaliers. Wade et ses fantassins tinrent tête bravement et eurent le dessus

sur les troupes du Roi. On a beaucoup crié dans le camp contre Grey, mais Monmouth n'a guère les moyens de se montrer sévère à l'égard du seul gentilhomme qui ait rejoint son drapeau.

– Peuh! fit Saxon, d'un ton bourru, les gentilshommes n'abondaient pas dans l'armée de Cromwell, je crois, et pourtant elle a fait une bonne figure contre le Roi, qui avait autour de lui autant de Lords qu'il y a de baies dans un buisson. Si vous avez le peuple pour vous, à quoi bon rechercher ces beaux gentlemen à perruque, dont les blanches mains et les fines rapières rendent autant de services que des épingles à cheveux.

– Sur ma foi, dis-je, si tous les freluquets font aussi peu de cas de leur vie que notre ami Sir Gervas, je ne souhaiterais pas de meilleurs compagnons sur le champ de bataille.

– Et c'est la vérité, oui, s'écria avec conviction Maître Pettigrue. Et pourtant, comme Joseph, il porte un habit de bien des couleurs, et il a d'étranges façons de parler. Personne n'aurait pu combattre avec tant de bravoure, ni fait meilleure figure contre les ennemis d'Israël. Assurément ce jeune homme a du bon dans le cœur, et deviendra un séjour de la grâce et un vaisseau de l'Esprit, quoique pour le moment il soit empêtré dans le filet des folies mondaines et des vanités charnelles.

– Il faut l'espérer, dit dévotement Saxon. Mais avez-vous encore quelque chose à nous apprendre au sujet de la révolte, digne monsieur?

– Très peu, si ce n'est que les paysans sont accourus en si grand nombre qu'il a fallu en renvoyer beaucoup, faute d'armes.

Tous ceux qui paient la dîme dans le comté de Somerset vont à la recherche de cognes et de faux. Il n'y a pas un forgeron qui ne soit occupé dans sa forge du matin au soir, à faire des fers de pique. Il y a six mille hommes comme cela dans le camp, mais ils n'ont pas même un mousquet pour cinq. À ce qu'on m'a dit, ils se sont mis en marche sur Axminster, où ils auront affaire au Duc d'Albemarle qui est parti d'Exeter avec quatre mille hommes des milices de Londres.

– Alors, quoique nous fassions, nous arriverons trop tard, m'écriai-je.

– Vous aurez assez de bataille avant que Monmouth échange son chapeau de cheval contre une couronne et sa roquelaure à dentelles contre la pourpre, dit Saxon. Si notre digne ami que voici est exactement renseigné, et qu'un engagement de cette sorte ait lieu, ce ne sera que le prologue de la pièce. Lorsque Churchill et Feversham arriveront avec les propres troupes du Roi, ce sera alors que Monmouth fera le grand saut, qui le portera sur le trône ou sur l'échafaud.

Pendant qu'avait lieu cette conversation, nous avons mis nos chevaux au pas pour descendre le sentier tortueux qui longe la pente Est de Taunton Deane.

Depuis quelque temps, nous avons pu voir dans la vallée au-dessous de nous les lumières de la ville de Taunton, et la longue bande d'argent de la rivière la Tone.

La lune, brillant de tout son éclat dans un ciel sans nuages, répandait un doux et paisible rayonnement sur la plus belle et la

plus riche des vallées anglaises.

De magnifiques résidences seigneuriales, des tours crénelées, des groupes de cottages bien abrités sous leurs toits de chaume, les vastes et silencieuses étendues des champs de blé, de sombres bosquets, à travers lesquels brillaient les fenêtres éclairées des maisons qui peuplaient leurs profondeurs, tout cela se développait autour de nous, ainsi que les paysages indéfinis, muets, qui se déploient devant nous en nos rêves.

Il y avait dans ce tableau tant de calme, tant de beauté, que nous arrê tâmes nos chevaux à un coude que faisait le sentier, que les paysans las, les pieds meurtris, firent halte, que les blessés eux-mêmes se soulevèrent dans la charrette, pour réjouir leurs yeux par un regard jeté sur cette terre promise.

Tout à coup, du silence, monta une voix forte, fervente, qui s'adressait à la Source de Vie pour lui demander de garder et préserver ce qu'elle avait créé.

C'était Maître Josué Pettigrue, qui, à genoux, implorait à la fois des lumières pour l'avenir, et exprimait sa reconnaissance de ce que son troupeau était sorti sain et sauf des dangers rencontrés sur son chemin.

Je voudrais, mes enfants, posséder un de ces cristaux magiques dont vous parlent les livres, afin de pouvoir vous y montrer cette scène: les noires silhouettes des cavaliers, l'attitude grave, sérieuse des paysans, les uns agenouillés pour prier, les autres s'appuyant sur leurs armes grossières, l'expression à la fois soumise et narquoise des dragons prisonniers, la rangée de

figures pâles, contractées par la souffrance, qui regardaient par-dessus le bord de la charrette, le chœur de gémissements, de cris, de phrases entrecoupées qui interrompait parfois la parole ferme et égale du pasteur.

Si seulement j'étais capable de peindre une pareille scène avec le pinceau d'un Verrio ou d'un Laguerre, je n'aurais pas besoin de la décrire en ce langage décousu et faible.

Maître Pettigrue avait terminé son discours d'actions de grâce, et allait se relever quand le tintement musical d'une cloche nous arriva de la ville endormie à nos pieds.

Pendant une ou deux minutes, ce son s'éleva tour à tour fort et faible, en sa douce et claire vibration.

Il fut suivi d'un second coup d'un son plus grave, plus âpre, et d'un troisième, et l'air finit par s'emplir d'un joyeux carillon.

En même temps, on entendit une rumeur de cris, d'applaudissements, qui s'enfla, s'étendit et devint un grondement puissant.

Des lumières étincelèrent aux fenêtres.

Des tambours battirent.

Toute la ville fut en mouvement.

Ces manifestations soudaines de réjouissance, suivant d'aussi près la prière du ministre, furent regardées comme un heureux présage par les superstitieux paysans, qui poussèrent un cri de joie et, se remettant en marche, furent bientôt arrivés aux confins de la ville.

Les sentiers et la chaussée étaient noirs d'une foule formée par

la population de la ville, hommes, femmes, enfants.

Beaucoup d'entre eux portaient des torches et des lanternes, et cette masse serrée allait dans une même direction.

Nous les suivîmes, et nous nous trouvâmes sur la place du marché, où des groupes de jeunes apprentis entassaient des fagots, pour un feu de joie, tandis que d'autres mettaient en perce deux ou trois grands tonneaux d'ale.

Ce qui donnait lieu à cette subite explosion de joie, c'était la nouvelle toute fraîche que la milice d'Albemarle avait déserté en partie, et que le reste avait été battu, ce matin là, à Axminster.

Lorsqu'on apprit le succès de notre propre engagement, la joie populaire devient plus tumultueuse que jamais.

On se précipita au milieu de nous, on nous combla de bénédictions, en cet étrange dialecte de l'ouest, à la prononciation épaisse.

On embrassait nos chevaux autant que nous.

Des préparatifs furent bientôt faits pour accueillir nos compagnons fatigués.

Un long édifice vide, qui servait de magasin pour les laines, fut garni d'une épaisse couche de paille et mis à leur disposition.

On y plaça un grand baquet rempli d'ale, et une abondante provision de viandes froides et de pain de froment.

De notre côté, nous descendîmes par la rue de l'Est, à travers les cris et les poignées de main de la foule, pour nous rendre à l'hôtellerie du *Blanc-Cerf*, où, après un repas hâtif, nous fûmes fort heureux de nous mettre au lit.

Mais à une heure avancée de la nuit, notre sommeil fut interrompu par les réjouissances de la foule qui, après avoir brûlé en effigie Lord Sunderland et Grégoire Alford, Maire de Lyme, s'attarda à chanter des chansons du pays de l'Ouest et des hymnes puritains jusqu'aux premières heures du matin.

II – Le rassemblement sur la place du Marché

La belle ville où nous nous trouvions alors, était le véritable centre de la rébellion, bien que Monmouth n'y fût pas encore arrivé. C'était une localité florissante, faisant un grand commerce de laine et de draps à côtes, qui donnait du travail à près de sept mille habitants.

Ainsi elle occupait un rang élevé parmi les cités anglaises, et n'avait au-dessus d'elle que Bristol, Norwich, Bath, Exeter, York, Worcester, entre les villes de province.

Taunton avait été longtemps fameux non seulement par ses ressources et par l'initiative de ses habitants, mais encore par la beauté et la bonne culture du pays qui s'étendait autour d'elle et produisait une vaillante race de fermiers.

Depuis un temps immémorial, la ville avait été un centre de ralliement pour le parti de la liberté, et pendant bien des années elle avait penché pour la République en politique et pour le puritanisme en matière de religion.

Aucune localité du Royaume n'avait combattu avec plus de bravoure pour le Parlement, et bien qu'elle eût été deux fois assiégée par Goring, les bourgeois, sous les ordres du courageux Robert Blake, avait lutté si désespérément que chaque fois les Royalistes avaient été obligés de se retirer déconfits.

Pendant le second siège, la garnison avait été réduite à se nourrir de la chair des chiens et des chevaux, mais pas un mot relatif à une reddition n'était sorti de sa bouche, non plus que de celle de l'héroïque commandant.

C'était ce même Blake sous lequel le vieux marin Salomon Sprent avait combattu contre les Hollandais.

Après la Restauration, le Conseil Privé, pour faire voir qu'il se souvenait du rôle joué par la glorieuse ville du comté de Somerset, avait ordonné, par une mesure toute spéciale, la démolition des remparts qui entouraient la cité vierge.

Aussi, au temps dont je parle, il ne restait de l'enceinte de murs épais, si bravement défendue par la dernière génération de citoyens, que quelques misérables amas de débris.

Toutefois il restait encore bien des souvenirs de ces temps orageux.

Les maisons du pourtour portaient encore les cicatrices et les lézardes produites par les bombes et les grenades des cavaliers.

D'ailleurs, la ville entière avait une farouche et martiale apparence.

On eût dit un vétérán parmi les cités qui avaient combattu au temps jadis.

Elle ne redoutait point de voir encore une fois l'éclair des canons et d'entendre le sifflement aigu des projectiles.

Le Conseil de Charles pouvait détruire les remparts que ses soldats avaient été incapables de prendre, mais nul édit royal n'avait le pouvoir d'en finir avec le caractère résolu et les opinions

avancées des bourgeois.

Bon nombre d'entre eux, nés et grandis dans le fracas de la guerre civile, avaient subi dès leur enfance l'action incendiaire des récits de la guerre de jadis, et des souvenirs du grand assaut où les mangeurs d'enfants de Lumley furent précipités en bas de la brèche par les bras vigoureux de leurs pères.

Ainsi furent entretenues dans Taunton des dispositions plus énergiques, un caractère plus guerrier qu'en toute autre ville provinciale d'Angleterre.

Cette flamme fut attisée par l'action infatigable d'une troupe d'élite de prédicants non conformistes, parmi lesquels le plus en vue était Joseph Alleine.

On n'eût pu mieux choisir comme foyer d'une révolte, car aucune cité n'attachait plus de prix aux libertés et à la croyance qui étaient menacées.

Une forte troupe de bourgeois était déjà partie pour rejoindre l'armée rebelle, mais beaucoup étaient restés à la ville pour la défendre.

Ceux-ci furent renforcés par des bandes de paysans, comme celle à laquelle nous nous étions nous-mêmes attachés.

Elles étaient accourues en masse des environs, et maintenant elles partageaient leur temps entre les discours de leurs prédicateurs favoris, et l'exercice qui consistait à s'aligner et à manier leurs armes.

Dans les cours, les rues, les places du marché, on apprenait la marche, la manœuvre, le soir, le matin, à midi.

Lorsque nous sortîmes à cheval après le déjeuner, toute la ville retentissait des cris de commandement et du fracas des armes.

Nos amis d'hier se rendaient sur la place du marché au moment où nous y arrivâmes, et ils nous eurent à peine vus qu'ils ôtèrent leurs chapeaux et nous accueillirent par des acclamations nourries, et ils ne consentirent à se taire que quand nous les eûmes rejoints au petit trot pour prendre notre place à leur tête.

– Ils ont juré qu'aucun autre ne serait leur chef, dit le ministre, debout près de l'étrier de Saxon.

– Je ne pouvais pas souhaiter de plus solides gaillards à conduire, dit-il.

– Qu'ils se déploient en double ligne, en avant de l'hôtel de ville! Comme cela! c'est cela!

– Rangez-vous bien, la ligne d'arrière! dit-il en se plaçant à cheval vis-à-vis d'eux. Maintenant mettez-vous pour prendre position, le flanc gauche immobile, pour servir de pivot à l'autre! C'est cela: voilà une ligne aussi rigide, aussi droite qu'une épée sortant des mains d'Andrea Ferrare... Je t'en prie, l'ami, ne tiens pas ta pique comme si c'était une houe, quoique j'espère que tu feras de bonne besogne avec elle pour émonder la vigne du Seigneur... Et vous, monsieur, il faut porter votre mousqueton sur l'épaule au lieu de le tenir sous le bras comme un dandy tient sa canne. Jamais malheureux soldat se vit-il obligé de mettre en ordre une équipe aussi panachée! Mon bon ami le Flamand lui-même ne servirait pas à grand-chose, ici, non plus que Petrinus qui, dans son traité *De re militari*, ne donne nulles indications sur

la façon de faire faire l'exercice à un homme dont l'arme est une faucille ou une faux.

– Épaulez faux! Portez faux! Présentez faux! dit tout bas Ruben à l'oreille de Sir Gervas.

Et tous deux éclatèrent de rire sans se préoccuper des froncements de sourcils de Saxon voûté.

– Partageons-les, dit-il, en trois compagnies de quatre-vingts hommes.

– Non, un instant... Combien avez-vous d'hommes armés de mousquets? Cinquante-cinq. Qu'ils sortent des rangs! Ils formeront la première ligne ou compagnie. Sir Gervas Jérôme, vous avez sans doute commandé la milice de votre comté, et vous savez quelque chose sur l'exercice à feu. Si je suis le chef de cette troupe, je vous nomme capitaine de cette compagnie. Elle formera la première dans la bataille, et c'est une position qui ne vous déplaira pas, je le sais.

– Pardieu, il faudra qu'ils se poudrent la tête, dit Sir Gervas d'un ton décidé.

– Vous aurez à pourvoir à tout leur arrangement, répondit Saxon. Que la première compagnie s'avance de six pas sur le pont! C'est cela!.. Maintenant que les hommes armés de piques se présentent! Quatre-vingt sept! une compagnie bonne pour le service. Lockarby, chargez-vous de ces hommes, et n'oubliez pas ceci: les guerres d'Allemagne l'ont démontré. La meilleure cavalerie est aussi impuissante contre des piquiers bien fermes que les vagues contre un rocher. Vous serez le capitaine de la

seconde compagnie. Allez vous placer à sa tête.

– Par ma foi, s'ils ne savent pas mieux se battre que leur capitaine ne sait se tenir à cheval, dit à demi-voix Ruben, ce sera une fâcheuse affaire. J'espère qu'ils seront plus solides sur le champ de bataille que je ne le suis en selle.

– Quant à la troisième compagnie des hommes armés de faux, je la confie à vos soins, capitaine Micah Clarke, reprit Saxon. Le bon Maître Josué Pettigrue sera notre aumônier militaire. Sa voix et sa présence ne seront-elles pas pour nous comme la manne dans le désert, comme des sources d'eau dans les lieux arides. Quant aux sous-officiers, je vois que vous les avez déjà choisis. Vos capitaines auront le droit d'ajouter à ce nombre, ceux qui frappent avec sang-froid et ne font pas de quartier. Maintenant j'ai encore une chose à vous dire. Je parle de façon à ce que tout le monde m'entende, et que dans la suite personne ne se plaigne de ce qu'on ne lui a pas fait connaître clairement les règles de son service. Ainsi donc, je vous avertis que quand le clairon sonnera l'appel du soir, qu'on aura déposé le casque et la pique, je suis comme vous, et vous comme moi, les uns et les autres, des ouvriers dans le même champ, et nous buvons aux mêmes sources de vie. Ainsi donc je prierai avec vous, je prêcherai avec vous, je vous donnerai des éclaircissements, je ferai tout ce qui peut convenir à un frère de pèlerinage sur la route fatigante. Mais écoutez bien, amis, quand nous sommes sous les armes, et qu'il y a de bonne besogne à faire, en marche, ou sur le champ de bataille, ou à la revue, que votre tenue soit régulière, militaire,

scrupuleuse. Soyez vifs à entendre, alertes à obéir, car je ne veux pas de flemmards, ni de traînants, et s'il s'en trouvait, je leur ferais sentir le poids de ma main. Oui, j'irai même jusqu'à les supprimer. Je vous le déclare, il n'y aura point de pitié pour des gens de cette sorte.

Sur ces mots il s'arrêta, promena ses regards sur sa troupe d'un air sévère, ses paupières très baissées sur ses yeux brillants et mobiles.

– Si donc, reprit-il, un homme se trouvait parmi vous qui redoute de se soumettre à une discipline rigoureuse, qu'il sorte des rangs, et qu'il se mette en quête d'un chef plus indulgent car je vous le dis, tant que je commanderai ce corps, le régiment d'infanterie de Wiltshire, qui a pour chef Saxon, sera digne de faire ses preuves en cette cause sainte et si propre à élever les âmes.

Le colonel se tut et resta immobile sur sa jument.

Les paysans, formés en longue ligne levèrent les yeux, les uns d'un air balourd, les autres d'un air d'admiration, certains avec une expression de crainte devant ses traits sévères, osseux, et son regard plein de menaces.

Mais personne ne bougea.

Il reprit:

– L'honorable Maître Timewell, Maire de cette belle ville de Taunton, laquelle a été une tour de force pour les fidèles pendant ces longues années pleines d'épreuves pour l'esprit, se dispose à nous passer en revue, quand les autres corps se seront

réunis. Ainsi donc, capitaines, à vos commandements... Là, les mousquetaires! Formez les rangs, avec trois pas d'intervalle entre chaque ligne. Faucheurs, prenez place sur la gauche; que les sous-officiers se postent sur les flancs et en arrière. Comme cela! Voilà qui est bien manœuvré pour un premier essai, quoiqu'un bon adjudant avec sa trique, à la façon impériale, puisse trouver encore ici pas mal de besogne.

Pendant que nous étions occupés ainsi à nous organiser d'une manière rapide et sérieuse un régiment, d'autres corps de paysans, plus ou moins disciplinés, s'étaient rendus sur la Place du Marché et y avaient pris position.

Ceux de notre droite étaient venus de Frome et de Radstock, dans le nord du comté de Somerset.

C'était une simple cohue dont les armes consistaient en fléaux, maillets, et autres outils de ce genre, et sans autres signes de ralliement que des branches vertes fixées dans les rubans de leurs chapeaux.

Le corps, qui se trouvait à notre gauche, portait un drapeau indiquant qu'il se composait d'hommes du comté de Dorset.

Ils étaient moins nombreux, mais mieux équipés, car leur premier rang tout entier était comme le nôtre, armé de mousquets.

Pendant ce temps, les bons bourgeois de Taunton, leurs femmes et leurs filles, s'étaient groupés sur les balcons et aux fenêtres qui avaient vue sur la place du Marché, et d'où ils pouvaient assister au défilé.

Ces graves bourgeois, aux barbes taillées en carré, aux vêtements de drap, avec leurs imposantes moitiés en velours et taffetas à triple poil, regardaient du haut de leurs observatoires, tandis que çà et là s'entrevoyait sous la coiffe puritaine une jolie figure timide et très propre à confirmer la renommée de Taunton, ville aussi célèbre par la beauté de ses femmes que pour les prouesses de ses hommes.

Les côtés de la place étaient occupés par la masse compacte des gens du peuple, vieux tisseurs de laine à la barbe blanche, matrones aux faces revêches, villageoises avec leurs châles posés sur la tête, essais d'enfants, qui de leurs voix aiguës acclamaient le Roi Monmouth et la succession protestante.

– Sur ma foi, dit Sir Gervas, en faisant reculer son cheval jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la même ligne que moi, nos amis aux bottes carrées ne devraient pas être si pressés d'aller au ciel, alors qu'ils ont parmi eux, sur terre, des anges en si grand nombre. Par le Corps Dieu! ne sont-elles pas belles! Et à elles toutes, elles n'ont pas une mouche, pas un diamant, et pourtant que ne donneraient pas vos belles fanées du Mail ou de la Piazza pour avoir leur innocence et leur fraîcheur?

– Je vous en prie, au nom du ciel, ne leur envoyez pas de ces sourires et de ces saluts, dis-je. Ces politesses sont de mise à Londres, mais elles seraient entendues de travers parmi ces simples villageoises au Somerset et leurs parents, gens à la tête chaude, et qui frappent dur.

J'avais à peine dit ces mots que la porte à deux vantaux de

L'Hôtel de Ville s'ouvrit, et que le cortège des pères de la cité apparut sur la place du marché.

Deux trompettes en justaucorps *ini-parti* les précédaient, en sonnant une fanfare sur leurs instruments.

Derrière eux venaient les aldermen et les conseillers, graves et vénérables vieillards, drapés dans des robes de soie noire à traîne, aux collets et aux bords formés de coûteuses fourrures.

Après eux s'avavançait un petit homme rougeaud, bedonnant, qui tenait à la main la verge, insigne de son office.

C'était le secrétaire de la ville.

Le défilé des dignitaires se terminait par la haute et imposante personne de Stephen Timewell, Maire de Taunton.

Il y avait dans l'extérieur de ce magistrat bien des choses faites pour attirer l'attention, car tous les traits qui caractérisaient le parti puritain, auquel il appartenait, se personnifiaient et s'exagéraient en lui.

Il était d'une taille très haute, extrêmement maigre, avec un air fatigué, des paupières lourdes, qui trahissaient les jeûnes et les veilles.

Les épaules courbées, la tête penchée sur la poitrine marquaient les effets de l'âge, mais ses yeux brillants, d'un gris d'acier, l'animation qui se remarquait dans les traits de sa figure pleine de vivacité, prouvaient à quelle hauteur l'enthousiasme religieux pouvait s'élever au-dessus de la faiblesse corporelle.

Une barbe pointue, en désordre, tombait à mi-chemin de sa ceinture.

Ses longs cheveux, blancs comme la neige, s'échappaient en voltigeant de dessous une calotte de velours.

Cette calotte était fortement tendue sur le crâne de façon à faire saillir les oreilles dans une position forcée, de chaque côté, coutume qui a valu à son parti l'épithète de «dresse-l'oreille» qui lui fut si souvent appliquée par ses adversaires.

Son costume était d'une simplicité étudiée, de couleur sombre.

Il se composait de son manteau noir, de culottes en velours foncé, de bas de soie, avec des nœuds de velours aux souliers à la place des boucles alors en usage.

Une grosse chaîne d'or, qu'il portait au cou, était la marque de son office.

En avant de lui marchait à pas comptés le gros secrétaire de la ville, au gilet rouge, une main sur la hanche, l'autre étendue pour brandir la verge qui lui servait d'insigne.

Il jetait des regards solennels à droite et à gauche, s'inclinait de temps en temps comme s'il s'attribuait les applaudissements.

Ce petit homme avait attaché à sa ceinture un énorme sabre qui résonnait sur ses pas avec un bruit de ferraille sur le pavé formé de galets, et qui de temps en temps se mettait entre ses jambes.

Alors l'homme l'enjambait d'un air brave et reprenait sa marche sans rien perdre de sa dignité.

Trouvant à la fin ces interruptions trop fréquentes, il abaissa la poignée de son sabre de manière à en élever la pointe, et il continua à marcher avec l'air d'un coq bantam dont la queue

aurait été réduite à une seule plume.

Lorsque le Maire eut passé en avant et en arrière des différents corps et les eut inspectés avec une minutie et une attention bien propres à prouver que l'âge n'avait point émoussé ses qualités militaires, il fit demi-tour dans l'intention évidente de nous parler.

Aussitôt son secrétaire s'élança devant lui, agitant les bras, et criant à tue-tête :

– Silence, bonnes gens! Silence pour le très honorable Maire de Taunton! Silence pour le digne Maître Stephen Timewell.

Et au milieu de ses gestes et de ses cris, il s'empêtra encore une fois dans son arme démesurée, et alla s'étaler à quatre pattes dans le ruisseau.

– Silence, vous même, Maître Tetheridge, dit d'un ton sévère le magistrat suprême, si l'on vous rognait votre épée et votre langue, ce serait aussi avantageux pour vous que pour nous. Ne saurais-je dire quelques mots opportuns à ces braves gens sans que vous veniez m'interrompre par vos aboiements discordants?

L'encombrant personnage se ramassa et s'esquiva derrière le groupe des conseillers, pendant que le Maire gravissait avec lenteur les degrés de la croix du marché.

De là, il nous parla d'une voix haute, perçante, qui prenait plus d'ampleur à chaque mot, si bien qu'elle s'entendait jusque dans les coins les plus éloignés de la place.

– Amis dans la foi, dit-il, je rends grâce au Seigneur d'avoir été épargné dans ma vieillesse pour être présent à cette

pieuse réunion. Car nous, gens de Taunton, nous avons toujours entretenu vivante parmi nous la flamme du Covenant, parfois peut-être obscurcie par les courtisans des circonstances, mais restée toujours allumée dans les cœurs de notre peuple. Toutefois il régnait autour de nous des ténèbres pires que celles de l'Égypte, alors que Papisme et Prélaticisme, Arminianisme et Érastianisme faisaient rage et se donnaient libre cours sans rencontrer d'obstacle ni de répression. Mais que vois-je maintenant? Vois-je les fidèles se retirer tremblants en leurs cachettes, et dressant l'oreille pour percevoir le bruit des fers des chevaux de leurs oppresseurs? Vois-je une génération docile aux maîtres du jour, avec le mensonge aux lèvres, et la vérité ensevelie au fond de son cœur? Non, je vois devant moi des hommes pieux, qui viennent non seulement de cette belle cité, mais encore de tout le pays à la ronde, et des comtés de Dorset, et de Wilts, certains même, à ce qu'on me dit, du Hampshire, tous disposés, empressés à besogner vigoureusement pour la cause du Seigneur. Et quand je vois ces hommes fidèles, et quand je pense que chacune des grosses pièces de monnaie qu'ils ont dans leurs caisses est prête à les soutenir, et quand je sais que ceux qui, dans le pays, ont survécu aux persécutions, rivalisent de prières pour nous, j'entends une voix intérieure qui me dit que nous abattons les idoles de Dagon et que nous bâtissons dans cette Angleterre, notre pays, un temple de la vraie religion tel que ni Papisme, ni Prélaticisme, ni idolâtrie, ni aucune autre invention du Mauvais ne prévaudra jamais contre lui.

Un sourd murmure d'approbation que rien ne pouvait contenir, monta des rangs compacts de l'infanterie insurgée, en même temps que les armes ou mousquetons retombaient sur le pavé avec un bruit sonore.

Saxon tourna à demi sa figure farouche, en levant la main d'un signe d'impatience.

Le grondement rauque s'éteignit parmi nos hommes, pendant que nos compagnons de droite et de gauche, moins disciplinés, continuaient à agiter leurs branches vertes et à faire sonner leurs armes.

Les gens de Taunton restaient immobiles, résolus, silencieux, mais leurs traits contractés, leurs sourcils froncés prouvaient que l'éloquence de leur concitoyen avait remué jusqu'en ses profondeurs l'esprit fanatique qui les distinguait.

— J'ai en main, reprit le Maire, en tirant de sa poitrine un papier roulé, la proclamation dont notre royal chef s'est fait précéder. En sa grande bonté, en son abnégation, il a, dans le premier appel daté de Lyme, fait savoir qu'il laisserait le choix d'un monarque aux Communes d'Angleterre, mais ayant appris que ses ennemis faisaient de cette déclaration l'usage le plus scandaleux, le plus vil, et assuraient qu'il avait trop peu de confiance en sa propre cause pour surprendre publiquement le titre qui lui était dû, il a décidé de mettre fin à ces mauvais propos.

«Sachez donc que par la présente il est proclamé que James, Duc de Monmouth, est désormais le Roi légitime d'Angleterre, que Jacques Stuart, le papiste et le fratricide, est un scélérat

usurpateur, qu'il est promis cinq mille guinées à quiconque le livrera mort ou vif, et que l'assemblée siégeant actuellement à Westminster et se donnant le nom de Communes d'Angleterre est une assemblée illégale, que ses actes sont nuls et non avendus devant la loi. Dieu bénisse le Roi Monmouth et la Religion protestante!»

Les trompettes sonnèrent une fanfare, et le peuple applaudit, mais le Maire, levant ses mains maigres et blanches pour réclamer le silence, reprit:

– Il est arrivé ce matin un message du Roi. Il envoie son salut à ses fidèles sujets protestants, et ayant fait halte à Axminster, pour se reposer après sa victoire, il se mettra bientôt en marche, et sera parmi vous dans deux jours au plus tard.

«Vous serez peinés d'apprendre que le bon Alderman Rider a péri, frappé au plus fort de la mêlée. Il est mort en homme et en chrétien, léguant toute sa fortune en ce monde, ainsi que sa fabrique de draps et ses biens immeubles, pour la continuation de la guerre.

«Parmi les autres morts, il n'y en a pas plus de dix qui soient de Taunton. Deux vaillants jeunes pères ont été moissonnés, Ohosés et Ephraïm Hollis, dont la pauvre mère...

– Ne vous désolez pas à mon sujet, bon Maître Timewell, cria une voix de femme dans la foule. J'ai trois autres fils, aussi solides, que j'offre tous pour la même querelle.

– Vous êtes une digne femme, *Mistress* Hollis, répondit le Maire, et vos enfants ne seront point perdus pour vous. Le nom

suisant sur ma liste est celui de Jessé Tréfail, puis viennent Joseph Millar et Aminadab Holt...

Un mousquetaire, homme d'un certain âge, se trouvant dans la première ligne de l'infanterie Taunton, enfonça son chapeau sur ses yeux, et cria d'une voix forte et ferme:

– Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. Béni soit le nom du Seigneur!

– C'est votre fils unique, Maître Holt, dit le Maire, mais le Seigneur a aussi sacrifié son Fils unique pour que vous et moi nous puissions boire aux eaux de la vie éternelle... Puis viennent Route-de-lumière-Régan, James Fletcher, Salut-Smith et Robert Jolinstone.

Le vieux Puritain roula ses papiers d'un air grave, et après être resté quelques instants les mains croisées sur sa poitrine, en une silencieuse prière, il descendit de la croix du marché, et s'éloigna suivi des aldermen et des conseillers.

La foule commença de même à se disperser, d'une façon posée et sans désordre.

Les figures étaient solennelles, sérieuses, les yeux baissés.

Toutefois un grand nombre de paysans, plus curieux ou moins dévots que les citadins, se groupèrent autour de notre régiment, pour voir ceux qui avaient battu les dragons.

– Vois-tu l'homme qui a une tête de gerfaut? s'écria l'un, en désignant Saxon. C'est lui qui a abattu hier ce Philistin d'officier, et qui a mené les fidèles à la victoire.

– Remarquez-vous cet autre, s'écria une vieille dame, celui qui

à la figure blanche, et qui est habillé comme un prince? C'est un noble, qui est venu de Londres pour rendre témoignage en faveur de la foi protestante. C'est un bien pieux gentleman, oh, oui, et s'il était resté dans la cité coupable, on lui aurait coupé la tête, comme on a fait au bon Lord Russell, ou on l'aurait enchaîné avec le digne monsieur Baxter.

– Par la Vierge Marie, compère, criait un autre, l'homme de grande taille au cheval gris, voilà mon soldat à moi. Il a les joues aussi lisses qu'une demoiselle, et des membres comme Goliath de Gath. Je vous parie qu'il serait capable d'emporter ce vieux compère de Jones en travers de sa selle aussi aisément que Towser enlève une donzelle. Mais voici ce bon monsieur Tetheridge, le secrétaire: il est bien occupé, et c'est un homme qui n'épargne ni le temps ni la peine pour la Grande Cause.

– Place, bonnes gens, place! criait le petit secrétaire affairé, l'air autoritaire. N'entravez pas les hauts employés de la corporation dans l'accomplissement de leurs fonctions. Vous ne devez pas non plus encombrer les abords des combattants, vu que par là vous les empêchez de se déployer et de s'étendre en ligne, ainsi que le demandent actuellement plusieurs chefs importants. Je vous prie, quel est donc celui qui commande cette cohorte, ou plutôt cette légion, vu que vous avez le concours de cavalerie auxiliaire?

– C'est un régiment, monsieur, dit Saxon d'un air bourru, le régiment du colonel Saxon, infanterie du Comté de Wilts, que j'ai l'honneur de commander.

– Je demande pardon à monsieur le colonel, s'écria le secrétaire, d'un air inquiet, en s'écartant du soldat à figure bronzée. J'ai entendu parler de monsieur le colonel et de ses exploits dans les guerres d'Allemagne. Moi-même, j'ai porté la pique dans ma jeunesse, et j'ai brisé une ou deux têtes, oui, et même aussi un ou deux cœurs, au temps où je portais justaucorps et bandoulière.

– Faites connaître votre message, dit brièvement le colonel.

– C'est de la part de son Excellence monsieur le Maire. Il s'adresse à vous-même, et à vos capitaines, qui sans doute sont ces cavaliers de haute stature que je vois à mes côtés. Beaux gaillards, sur ma foi, mais vous et moi, colonel, nous savons bien qu'un petit tour d'escrime peut mettre le plus petit d'entre nous au même niveau que le plus fendant. Oui, je vous le garantis, vous et moi qui sommes des soldats, nous pourrions, étant mis dos à dos, tenir tête à ces trois galants.

– Parlez, mon garçon, gronda Saxon, en étendant un long bras musculeux et saisissant par le revers de son habit le bavard secrétaire, et le secouant de façon à faire sonner encore une fois son grand sabre.

– Quoi! Colonel! Comment? s'écria Mr Tetheridge, dont l'habit parut prendre une teinte plus foncée par le contraste avec la pâleur soudaine de ses joues. Porteriez-vous une main irritée sur le représentant du Maire? Moi aussi, je porte l'épée au côté, comme vous pouvez le voir. En outre, je suis assez vif, assez prompt à me fâcher, et je vous avertis en conséquence de ne

rien faire que je puisse par hasard regarder comme une offense personnelle. Quant à mon message, c'était pour vous dire que son Excellence Mr le Maire désirait avoir un entretien avec vous et vos capitaines à l'Hôtel de Ville.

– Nous allons nous y rendre, dit Saxon.

Puis, s'adressant au régiment, il se mit à expliquer quelques-uns des mouvements et exercices les plus simples, en instruisant ses officiers tout comme ses hommes, car si Sir Gervas connaissait un peu l'exercice, Lockarby et moi, nous n'avions guère que de la bonne volonté à offrir dans l'occasion.

Lorsque l'ordre de rompre fut enfin donné, nos compagnies retournèrent à leur casernement dans le magasin à laines, pendant que nous remettions nos chevaux aux valets d'écurie du *Blanc-Cerf* et que nous nous mettions en route pour présenter nos respects au Maire.

III – Maître Stephen Timewell, Maire de Taunton

Tout était en mouvement, en agitation, dans l'Hôtel de Ville.

Sur un des côtés, à une table basse couverte de serge verte, étaient assis deux écrivains, ayant devant eux de grands rouleaux de papier.

Une longue procession de citadins défilait devant eux.

Chacun déposait un rouleau ou un sac de pièces de monnaies qui était dûment enregistré par les receveurs.

Une caisse carrée, renforcée de fer, se trouvait à côté d'eux.

On y jetait l'argent et nous remarquâmes au passage qu'elle était à moitié pleine de pièces d'or.

Nous ne pûmes éviter de constater que parmi les donateurs, il y en avait beaucoup dont les doublets râpés et les figures amaigries montraient que les sommes si volontiers données par eux étaient le fruit de privations qu'ils s'étaient imposés jusque dans leur nourriture.

Beaucoup, parmi eux, accompagnaient leur offrande d'une courte prière, ou de la citation d'un texte bien choisi, où il est parlé du trésor qui ne se corrompt point, ou du prêt fait au Seigneur.

Le secrétaire de la ville, debout près de la table, délivrait les reçus pour chaque somme, et le mouvement incessant de sa

langue emplissait la salle, lorsqu'il lisait les noms et les sommes, en y intercalant ses remarques:

– Abraham Willis, criait-il à notre entrée, inscrivez-le pour vingt-six livres dix shillings. Vous recevrez dix pour cent sur cette terre, Maître Willis, et je vous garantis qu'ensuite vous ne serez point oublié... John Standish, deux livres, William Simons, deux guinées... Tiens-bon Bealing, quarante-cinq livres. Voilà un fameux coup dans le flanc du Prélâtisme, brave Maître Hoaling... Salomon Warren, cinq guinées; James White, cinq shillings, l'obole de la veuve, James!.. Thomas Bakewell, cinq livres. Non, Maître Bakewell, avec trois fermes sur les bords de la Tone et des pâturages dans l'endroit le plus fertile d'Athelney, vous pouvez vous montrer plus libéral pour la bonne cause. Nous vous reverrons sans doute. L'Alderman Smithson, quatre-vingt-dix livres! Aha! voilà un soufflet sur la figure de la femme vêtue d'écarlate. Encore quelques autres comme celui-là, et son trône se changera en chaise à plongeon. Nous la démolirons, digne Maître Smithson, ainsi que Jéhu, le fils de Nimshi, démolit la demeure de Baal.

Et il bavardait, bavardait, faisant succéder éloges, conseils, reproches, bien que les graves et solennels bourgeois ne prêtassent guère attention à son vain jacassement.

À l'autre côté de la salle, il y avait plusieurs longues auges de bois, employées à loger les piques et les faux.

Des messagers spéciaux, des appariteurs avaient été expédiés pour battre le pays et réunir des armes.

Ceux-ci, à leur retour, avaient déposé là leur butin sous la surveillance de l'armurier en chef.

Outre les armes ordinaires des paysans, on voyait un tonneau à moitié plein de pistolets et de pétrinaux, sans compter un bon nombre de mousquets, de fusils à écrou, des fusils hollandais, canardières, carabines, ainsi qu'une douzaine de tromblons à canon de bronze, à gueule évasée, quelques armes de rempart d'antique façon, telles que sacres, couleuvrines, provenant des manoirs du comté.

On avait pris sur les remparts, tiré des greniers de ces vieilles demeures bien d'autres armes, que sans doute nos aïeux regardaient comme des objets de prix, mais qui paraîtraient bien étranges en ce temps-ci, où on peut tirer un coup de fusil toutes les deux minutes, et envoyer aussi une balle à une distance de quatre cents pas.

Il y avait des hallebardes, des haches de combat, des masses d'armes, des lances, et d'antiques cottes de mailles, capables encore aujourd'hui de mettre la vie d'un homme à l'abri d'un coup d'épée ou de pique.

Maître Timewell, le Maire, était debout au milieu de ces allées et venues, mettant de l'ordre dans toutes choses, en chef habile et prévoyant.

Je compris aisément la confiance et l'affection qu'éprouvaient pour lui ses concitoyens, quand je le vis à l'œuvre, et faisant preuve de toute la sagesse de l'âge et de tout l'entrain de la jeunesse.

Il était tout entier à sa besogne.

Au moment de notre arrivée, il essayait le fonctionnement d'un falconnette, mais en nous apercevant, il s'avança et nous salua avec beaucoup de bienveillance.

– J'ai entendu parler beaucoup de vous, dit-il, et raconter comment vous avez maintenu ensemble les fidèles, et battu ainsi les cavaliers de l'usurpateur. Ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère, que vous aurez vu leur dos. On m'a appris, Colonel Saxon, que vous avez beaucoup servi à l'étranger.

– J'ai été l'humble instrument de la Providence dans plus d'une bonne besogne, dit Saxon en s'inclinant. J'ai combattu avec les Suédois contre les Brandebourgeois, puis avec les Brandebourgeois contre les Suédois, mon temps étant expiré et mes conditions satisfaites avec ces derniers. Ensuite j'ai combattu avec les Bavaois contre les Suédois et les Brandebourgeois réunis, sans parler de la part que j'ai prise aux grandes guerres sur le Danube contre le Turc, et de deux campagnes dans le Palatinat avec les *Messieurs*, ce qui toutefois peut passer pour une distraction plutôt que pour de la guerre.

– De vrais états de service pour un soldat! s'écria le Maire, en caressant sa barbe blanche. J'ai entendu dire aussi que vous êtes puissant dans la prière et le chant. Vous êtes, ce que je vois, colonel, de la vieille race de mil six cent quarante, où les hommes passaient toute la journée en selle, et la moitié de la nuit à genoux. Quand reverrons-nous leurs pareils? Il ne reste plus que des débris tels que moi, le feu de notre jeunesse entièrement

éteint, et n'offrant plus que des cendres léthargiques de la tiédeur.

– Non, non, dit Saxon, la position et l'occupation où vous voilà maintenant ne sont guère d'accord avec la modestie de votre langage. Mais voici des jeunes gens qui trouveront l'ardeur, si leurs anciens apportent le concours de leurs cerveaux. Voici le Capitaine Micah Clarke, le Capitaine Lockarby, et le Capitaine Honorable Sir Gervas Jérôme, qui sont venus de loin tirer leurs épées en faveur de la foi foulée aux pieds.

– Taunton vous souhaite la bienvenue jeunes messieurs, dit le Maire, en regardant un peu de travers, du moins je me le figurais, le baronnet qui avait tiré son miroir de poche et était occupé à se brosser les sourcils J'espère que durant votre séjour en cette ville, vous voudrez bien vous installer chez moi. C'est une maison sans façon, où la chère est simple, mais un soldat a peu de besoins. Et maintenant, colonel, je serais heureux de vous consulter au sujet de ces drags, et de savoir si après avoir été recerclés, ils peuvent encore servir, ainsi qu'au sujet de ces trois demi-canons, qui furent employés au temps ancien du Parlement et diront peut-être leur mot dans la cause du peuple.

Le vieux soldat et le Puritain s'enfoncèrent aussitôt dans une profonde et savante discussion sur les mérites des pièces de rempart, des petits canons, demi-couleuvrines, sacres, mignons, mortiers, faucons, pierriers, autant de types d'artillerie sur chacun desquels Saxon avait à exprimer des opinions bien tranchées, étayées de bien des aventures, de bien des expériences personnelles.

Il s'étendit ensuite sur les avantages des flèches à feu, des lances à feu, dans l'attaque ou la défense des places fortes.

Il termina par une longue dissertation sur les fortins, *directis lareribus*, sur les ouvrages en demi-lune, en ligne droite, horizontaux, obsculaires, avec tant de mentions des lignes de la Majesté Impériale, à Gran, qu'il semblait que ce discours ne dût jamais finir.

Nous nous esquivâmes pendant qu'il était en train de discuter sur les efforts que produisirent les grenades autrichiennes sur une brigade de piquiers bavarois à la bataille d'Obergranstock.

– Que je sois maudit, si je suis disposé à accepter l'offre de ce personnage, dit Sir Gervas à demi-voix. J'ai entendu parler des ménages puritains. Beaucoup de prières, peu de vin du Rhin, et de tous côtés des vols de textes aussi durs, aussi tranchants que des cailloux. On se couche avec le soleil, et un sermon est là qui vous guette pour peu qu'on regarde avec bienveillance la domestique, ou qu'on chantonne un refrain de chanson à boire.

– La maison peut être plus importante que celle de mon père, fis-je remarquer, mais elle ne peut pas être plus rigoureuse.

– Pour cela, je le garantis, s'écria Ruben. Quand nous allions à une danse moresque, quand nous organisions un jeu des samedis soir, comme la ronde aux baisers ou «le curé qui a perdu son habit», j'ai vu Joe Côte de Fer nous jeter au passage un regard capable de geler le sourire sur nos lèvres. Je vous réponds qu'il aurait aidé le Colonel Pride à tuer les ours ou à abattre les maïs.

– Un tel homme eût commis un fratricide en tuant des ours,

dit Sir Gervas, avec tout le respect que je professe pour votre honorable père, ami Clarke.

– Tout comme vous si vous aviez abattu un papegai, répondis-je en souriant. Quant à l'offre du Maire, nous ne pouvons maintenant nous dispenser d'aller à son repas, et si on le trouve ennuyeux, il vous sera aisé de trouver une excuse, et de vous tirer honorablement de là. Mais rappelez-vous ceci, Sir Gervas, ces intérieurs-là sont très différents de tous ceux que vous connaissez. Aussi donc réfrénez votre langue: sans quoi il pourrait y avoir quelqu'un de fâché. Si je fais hem! ou si je tousse, cela signifiera que vous ferez bien de vous tenir sur vos gardes.

– Convenu, jeune Salomon, s'écria-t-il. Il fait réellement bon avoir un pilote qui connaît comme vous ces eaux sacrées. Quant à moi, je ne me doutais pas combien j'étais près des récifs. Mais nos amis ont fini la bataille d'Ober... je ne sais pas quoi, et ils s'avancent vers nous. J'espère, Monsieur le Maire, que toutes les difficultés sont résolues?

– Elles le sont, répondit le Puritain. J'ai été extrêmement édifié par les propos de votre colonel, et je suis certain qu'en servant sous ses ordres vous ferez grand profit de sa mûre expérience.

– Très probable, monsieur, très probable! dit Sir Gervas d'un ton insouciant.

– Mais, reprit le Maire, il est près d'une heure, et notre faible chair demande à grands cris à manger et à boire. Je vous en prie, faites-moi la faveur de m'accompagner en mon humble demeure,

où nous trouverons le repas de famille déjà servi.

En disant ces mots, il nous précéda pour sortir de la salle, et descendit lentement Fore Street, les gens s'écartant à droite et à gauche sur son passage et se découvrant respectueusement devant lui.

De place en place, ainsi qu'il nous le fit remarquer, des mesures avaient été prises pour barrer la route avec de fortes chaînes, destinées à rompre l'élan de la cavalerie.

Dans certains endroits, à l'angle d'une maison un trou avait été pratiqué dans la maçonnerie, et par là pointait la gueule noire d'une caronade ou d'une pièce de rempart.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires, que plusieurs corps de cavalerie, sans compter celui que nous avons repoussé, étaient répandus dans les environs, on le savait, et que la ville, n'ayant plus ses remparts, était exposée à une incursion d'un chef audacieux.

La demeure du principal magistrat était une maison trapue, à façade carrée en pierre, située dans une cour qui s'ouvrait sur la rue de l'Est.

La porte de chêne, à imposte pointue, parsemée de gros clous de fer, avait un air sombre et maussade, mais le vestibule sur lequel elle s'ouvrait était clair et aéré.

Il avait un parquet de cèdre très poli et était lambrissé jusqu'à une grande hauteur, d'un bois de nuance foncée qui répandait une odeur agréable, analogue à celle de la violette.

Un large escalier partait de l'autre bout du vestibule.

Ce fut par là qu'arriva, d'une marche légère, au moment de notre entrée, une jeune fille à la figure douce, suivie d'une vieille dame chargée de lingerie blanche.

En nous voyant, la personne âgée battit en retraite, remontant l'escalier, pendant que la jeune personne descendait les marches trois à trois, entourait de ses bras le cou du vieillard, et l'embrassait avec tendresse, en le regardant bien en face, comme une mère regarde un enfant, quand elle craint quelque chose d'inquiétant.

– On s'est encore fatigué, grand-papa, encore fatigué, dit-elle en hochant la tête, et lui posant sur chaque épaule une petite main blanche. Vraiment, vraiment, ton courage est plus grand que tes forces.

– Non, non, petite, dit-il, en passant affectueusement la main à travers une opulente chevelure brune, l'ouvrier doit travailler jusqu'à ce que sonne l'heure du repos. Gentilshommes, voici ma petite fille Ruth, tout ce qui reste de ma famille, et la lumière de ma vieillesse. Tout le bosquet a été abattu, et il ne reste plus que le vieux chêne et le jeune rejeton. Ces cavaliers, ma petite, sont venus de loin pour servir la cause, et ils nous ont fait l'honneur d'accepter notre hospitalité.

– Vous êtes venus au bon moment, gentilshommes, répondit-elle en nous regardant bien en face avec un bienveillant sourire, comme celui d'une sœur accueillant ses frères. La maisonnée est réunie autour de la table, et le repas est prêt.

– Pas plus prêt que nous ne le sommes, s'écria le robuste vieux

bourgeois. Conduis nos hôtes à leurs places, pendant que j'ôterai cette robe officielle, ma chaîne et mon col de fourrure, avant de rompre mon jeûne.

À la suite de notre jolie conductrice, nous entrâmes dans une chambre très grande et très haute, dont les murs étaient revêtus de panneaux de chêne et dont chaque extrémité était ornée d'une tapisserie.

Le parquet était en marqueterie à la façon française et couvert d'une quantité de peaux et de tapis.

À un bout de la pièce se dressait une grande cheminée de marbre, assez vaste pour former à elle seule une petite chambre, meublée, comme au temps jadis, d'un appui pour les ferrures, dans le centre, et pourvue de larges bancs en pierre sur les côtés.

Au-dessus du manteau de la cheminée, des rangées de crochets avaient servi, à ce qu'il me sembla, à supporter des armes, car les riches marchands anglais avaient coutume d'en avoir chez eux au moins en quantité suffisante pour équiper leurs apprentis et leurs ouvriers.

Mais elles avaient été enlevées, et il ne restait plus d'autre indice des temps de troubles, qu'un monceau de piques et de hallebardes entassées dans un coin.

Au milieu de la chambre s'étendait une longue table massive, autour de laquelle étaient assis trente ou quarante personnes, pour la plupart des hommes.

Ils étaient tous debout à notre entrée.

À l'extrémité la plus éloignée de la table, un individu à figure

grave débitait avec une prononciation traînante des actions de grâce qui n'en finissaient pas.

Cela commençait par une formule de reconnaissance, pour la nourriture, mais se perdait dans des histoires d'Église et d'État, pour finir par une supplication en faveur d'Israël, qui venait de prendre les armes pour livrer les batailles du Seigneur.

Pendant tout ce temps-là, nous formions un groupe près de la porte, nu-tête, et nous nous occupions à observer la compagnie et nous pouvions le faire de plus près que la politesse ne nous eût permis de le faire, si les gens n'avaient pas tenu les yeux baissés, et si leur pensée ne s'était pas portée ailleurs.

Il y en avait de tous les âges, depuis les barbons jusqu'aux jeunes garçons ayant à peine dépassé les dix-huit ans.

Tous avaient sur les traits la même expression austère et solennelle.

Tous étaient vêtus de la même façon, de costumes simples et sombres.

À part la blancheur de leurs larges cols et de leurs manches, pas un cordon de couleur n'égayait la triste sévérité de leur habillement.

Leurs vestes et leurs gilets noirs étaient de coupe droite et collante, et leurs souliers de cuir Cordoue, qui, au temps de notre jeunesse, étaient d'ordinaire l'endroit préféré pour quelques menus ornements, étaient tous, sans exception, à bouts carrés et attachés avec des cordons de couleur foncée.

La plupart portaient des baudriers simples en cuir non tanné,

mais les armes elles-mêmes, ainsi que les larges chapeaux de feutres et les manteaux noirs, étaient entassés sur les bancs, ou déposés sur les sièges le long des murs.

Ils tenaient les mains jointes, la tête penchée et écoutaient cette allocution inopportune, en témoignant de temps à autre, par un gémissement ou une exclamation, de l'émotion que les paroles du prédicant excitaient en eux.

Les trop longues actions de grâces se terminèrent enfin.

La troupe s'assit et se mit sans autre retard ni cérémonie à attaquer les gros quartiers de viande qui fumaient devant elle.

Notre jeune hôtesse nous conduisit au bout de la table, où une haute chaise sculptée, pourvue d'un coussin noir, indiquait la place du maître de la maison.

Mistress Timewell s'assit à la droite du Maire, ayant à côté d'elle Sir Gervas et la place d'honneur, la gauche, étant donnée à Saxon.

À ma gauche était assis Lockarby, dont j'avais vu les yeux se fixer avec une admiration visible et persistante sur la jeune Puritaine depuis le premier instant où il l'avait aperçue.

La table n'étant pas très large, nous pouvions causer d'un bord à l'autre malgré le fracas de vaisselle et des plats, malgré l'affairement des domestiques et le grave bourdonnement des voix.

– C'est le personnel de la maison de mon père, fit remarquer notre hôtesse, s'adressant à Saxon. Il n'y a ici personne qui ne soit à son service. Il a un grand nombre d'apprentis dans le commerce

de la laine. Nous sommes ici quarante à chaque repas, tous les jours de l'année.

– Et un repas fameux, dit Saxon, en jetant un regard sur la table, du saumon, des côtes de bœuf, des croupes de mouton, des pâtés de veau, qu'est-ce qu'un homme peut désirer de plus? De la bière brassée à la maison, servie en abondance, pour faire descendre tout cela. Si le digne Maître Timewell trouve le moyen d'approvisionner l'armée de cette façon, je serai le premier à lui en être reconnaissant. Une tasse d'eau sale, et un morceau de viande enfilé sur une baguette de fusil et charbonnée plutôt que rôtie au feu du bivouac, voilà probablement ce qui succédera à ces douceurs.

– Ne vaut-il pas mieux avoir la foi? dit la jeune Puritaine. Le Tout Puissant ne nourrira-t-il pas ses soldats, tout de même qu'Élisée fut nourri dans sa solitude et qu'Agar le fut dans le désert?

– Oui, dit un jeune homme à la tignasse frisée, au teint basané, qui était assis à la droite de Sir Gervas, il pourvoira à nos besoins, tout de même qu'un ruisseau jaillit des endroits secs, tout de même que les cailles et la manne tombèrent en abondance sur le sol stérile.

– Je l'espère bien, mon jeune monsieur, dit Saxon, mais il ne nous faudra pas moins organiser un service d'approvisionnement, avec une escorte de chariots numérotés, et un intendant pour chacun, à la façon allemande. Ce sont là choses qu'il ne faut point laisser au hasard.

À cette remarque, la jolie *Mistress* Timewell leva les yeux d'un air presque effaré, comme si elle en était scandalisée.

Ses pensées auraient pris la forme de paroles, si à ce moment même, son père n'était entré dans la salle, où toute la compagnie se leva et salua, pendant qu'il gagnait sa place.

– Asseyez-vous, mes amis, dit-il, en faisant un geste de la main... Colonel Saxon, nous sommes des gens simples, et l'antique vertu du respect pour nos anciens n'est point entièrement éteinte chez nous. J'espère, Ruth, reprit-il que tu as pourvu aux besoins de nos hôtes?

Nous protestâmes d'une seule voix que nous n'avions jamais été l'objet d'autant d'attention et d'hospitalité.

– C'est bien, c'est bien, dit le bon tisseur de laine, mais vos assiettes sont nettes et vos verres vides. William, veillez à cela. Un bon travailleur sait toujours découper à table. Si un de mes apprentis n'arrive pas à faire plat net, je sais que je ne tirerai pas grand chose de lui quand il maniera l'outil à carder et le chardon à foulon. Les muscles et les nerfs se font avec des matériaux... Une tranche de ce quartier de bœuf, William... À propos de cette bataille d'Obergranstock, colonel, quel fut le rôle qu'y joua ce régiment de Pandous dans lequel vous aviez une commission?

Sur une question de ce genre, vous pouviez vous imaginer que Saxon avait bien des choses à dire.

Les deux hommes ne tardèrent pas à s'enfoncer dans une discussion animée où les incidents de la Dune de Roundway et de la bande de Marston furent mis en parallèle avec les résultats

d'une vingtaine d'affaires aux noms impossibles à prononcer, dans les Alpes de Styrie et sur les bords du Danube.

Dans sa vaillante jeunesse, Maître Timewell avait commandé d'abord un escadron, puis un régiment, pendant les guerres du Parlement, depuis la bataille de Chalgrove jusqu'à la lutte finale à Worcester, en sorte que ces aventures militaires, sans avoir autant de diversité et d'étendue que celles de son interlocuteur, étaient suffisantes pour lui permettre de formuler et défendre des opinions précises.

Au fond, elles étaient les mêmes que celles du soldat de fortune, mais lorsque leurs idées différaient sur quelque détail, aussitôt s'engageait un feu croisé d'expressions militaires.

Il était tant question d'estacades, de palissades, de comparaisons entre la cavalerie légère et la grosse cavalerie, entre piquiers et mousquetaires, entre lansquenets et lanciers que l'oreille du profane était étourdie de ce torrent de mots.

Enfin, à propos d'un détail de fortification, le Maire traça le plan de ses ouvrages avancés avec des cuillers et des fourchettes, pendant que Saxon ouvrait ses parallèles avec des lignes de morceaux de pain, les poussait rapidement en traverses et chemins couverts, pour s'établir sur l'angle rentrant de la redoute du Maire.

De là partit une nouvelle discussion au sujet des contre mines, ce qui eût pour effet de donner au débat un redoublement d'ardeur.

Pendant que cette dispute amicale avait lieu entre les anciens,

Sir Gervas Jérôme et *Mistress* s'étaient mis à causer d'un bout de la table à l'autre.

– Mes chers enfants, j'ai rarement vu une figure aussi belle que celle de cette demoiselle puritaine.

Elle était belle de cette sorte de beauté modeste et virginale où les traits doivent leur charme au charme de l'âme qui les illumine.

Le corps, dans sa perfection de forme, semblait n'être que l'expression de l'esprit accompli qui l'habitait.

Sa chevelure brun foncé tombait en arrière depuis son front large et blanc, qu'embellissaient deux sourcils fortement marqués, et de grands yeux bleus et pensifs.

L'ensemble de ses traits avait un caractère de douceur qui faisait songer à la tourterelle.

Néanmoins il y avait dans la bouche une fermeté, dans le menton une délicate saillie qui indiquaient qu'en des temps de trouble et de danger, la petite demoiselle saurait se montrer la digne descendante du soldat Tête-Ronde et du magistrat puritain.

Je suis certain qu'en des circonstances où des matrones, à la voix plus forte et plus autoritaire, se seraient vues réduites au silence, la jeune fille du Maire, avec sa douce voix, n'aurait pas été longtemps à perdre son accent de conciliation et à laisser apparaître l'énergie naturelle qu'elle cachait.

Je fus fort divertie en observant le mal que Sir Gervas se donnait pour causer avec elle, car la demoiselle et lui appartenaient à des mondes si profondément divers, qu'il lui fallait toute sa galanterie, tout son esprit, pour se maintenir sur

un terrain où ses propos fussent intelligibles pour elle.

– Sans doute, *Mistress* Ruth, vous employez une grande partie de votre temps à la lecture, remarqua Sir Gervas, je me demande si vous pouvez faire autre chose, étant aussi loin de la Ville.

– De la ville? dit-elle d'un air surpris. Est-ce que Taunton n'est point une ville.

– Le Ciel me préserve de dire le contraire, répondit Sir Gervas et tout particulièrement en présence d'un aussi grand nombre de dignes bourgeois qui passent pour être assez susceptibles en ce qui regarde l'honneur de leur cité natale. Il n'en est pas moins vrai, belle *Mistress*, que la ville de Londres l'emporte sur toutes les autres villes à tel point qu'on la nomme la Ville, ainsi que je viens de le faire.

– Elle est bien grande alors, s'écria-t-elle, avec un joli étonnement. Mais on bâtit de nouvelles maisons à Taunton, en dehors des anciennes murailles, et de l'autre côté de Shuttern, et même sur l'autre bord de la rivière. Peut-être sera-t-elle aussi grande, avec le temps.

– Quand bien même on ajouterait toute la population de Taunton à Londres, dit Sir Gervas, personne n'y remarquerait le moindre accroissement.

– Mais non, vous vous moquez de moi, s'écria la petite provinciale. C'est contre toute raison.

– Votre grand-père confirmera mes paroles, dit Sir Gervas. Mais pour revenir à vos lectures, je parierais qu'il n'y a pas une page de Scudéry et de son *Grand Cyrus* que vous n'ayez lue. Sans

nul doute vous connaissez très bien les choses sentimentales qui se trouvent dans Cowley, dans Waller, ou Dryden?

– Qui sont ces gens-là? demanda-t-elle. Dans quelle église prêchent-ils?

– Sur ma foi! s'écria le baronnet en riant, l'honnête John prêche dans l'église de Will Unwin, connue de tout le monde sous la dénomination de «Chez Will», et bien souvent deux heures du matin sonnent avant la fin de son sermon. Mais pourquoi cette question? Croyez-vous que nul n'a le droit d'écrire sur du papier, à moins qu'il ne porte une robe et n'ait grimpé dans une chaire. Je me figurais que toutes les personnes de votre sexe avaient lu Dryden. Dites-moi, je vous prie, quels sont vos livres favoris.

– Il y a le *Tocsin sonné aux Inconvertis* d'Alleine, dit-elle. C'est un ouvrage qui vous remue, un ouvrage qui a opéré beaucoup de bien. N'avez-vous pas ressenti des fruits abondants à sa lecture?

– Je n'ai point lu l'ouvrage que vous désignez, avoua Sir Gervas.

– Point lu? s'écria-t-elle en levant les sourcils. Vraiment, je croyais que tout le monde avait lu le *Tocsin*. Alors, que pensez-vous des *Combats du Fidèle*?

– Je ne l'ai point lu.

– Ou bien des *Sermons* de Baxter? demanda-t-elle.

– Je ne les ai point lus.

– Et le *Cordial de l'Esprit*, par Bull?

– Je ne l'ai point lu.

Mistress Ruth le regarda en ouvrant de grands yeux, pleins d'un

étonnement sincère.

– Vous trouverez peut-être qu'en parlant ainsi je manque d'éducation, mais je ne puis m'empêcher d'être surprise. Où donc avez-vous été? Qu'avez-vous fait pendant toute votre vie? Mais voyons, les enfants des rues eux-mêmes ont lu ces livres.

– La vérité, c'est que des ouvrages de cette sorte ne se rencontrent guère sur notre chemin, à Londres, répondit Sir Gervas. Une pièce de Georges Etheredge, des bouts-rimés de Sir John Suckling sont choses plus légères, bien qu'elles soient peut-être moins nourrissantes pour l'esprit. À Londres, on peut se tenir au fait de ce qui se passe dans le monde des lettres, sans avoir beaucoup de lectures à faire, car sans parler des commérages des cafés et des nouvelles à la main qu'on rencontre sur sa route, il y a les bavardages des poètes et les beaux-esprits dans les assemblées, puis de temps en temps, peut-être une soirée ou deux dans la semaine, le théâtre, avec Vanbrugh ou Farquhar. Ainsi on ne fausse pas longtemps compagnie aux Muses. Puis, après la pièce, si l'on se sent disposé à tenter la fortune au tapis-vert chez Groom Porter, on peut aller faire un tour au «Cocotier» si l'on est Tory, ou à Saint-James, si l'on est un Whig. Il y a dix contre un à parier que la conversation tournera sur la façon de composer des alcaïques, ou sur la rivalité entre le vers blanc et le vers rimé. Puis, après un arrière-souper, on s'en ira chez Will ou chez Slaughter où l'on trouvera le vieux John, ainsi que Tickell, Congrève, et le reste de la troupe, en train de travailler ferme sur les unités dramatiques, ou sur la justice poétique, ou d'autres

sujets analogues. J'avoue que mes goûts ne me portent guère dans cette direction, et qu'à cette heure-là, j'avais le tort de consacrer mon temps à la bouteille de vin, au cornet à dés, ou bien...

– Hem! Hem! fis-je très bruyamment pour le mettre sur ses gardes, car plusieurs des Puritains étaient aux écoutes, avec des mines qui exprimaient toute autre chose que de l'approbation.

– Ce que vous dites de Londres m'intéresse vivement, dit la jeune Puritaine, bien que ces noms et ces endroits n'aient pas beaucoup de sens pour mes oreilles d'ignorante. Mais vous avez parlé du théâtre. Assurément, personne ne s'approche de ces antres d'iniquité, de ces pièges que tend le Mauvais? Le bon et sanctifié Maître Bull déclara du haut de la chaire que ce sont là les lieux où se rassemblent les effrontés, les lieux que hantent de préférence les pervers Assyriens, et qui sont aussi dangereux pour l'âme qu'aucune de ces constructions papistes pourvues d'un clocher, où la créature est d'une manière sacrilège confondue avec le Créateur.

– Voilà qui est bien parlé, et qui est bien vrai, *Mistress* Timewell, s'écria le jeune et efflanqué Puritain de gauche, qui avait prêté une oreille attentive à toute la conversation. Il y a plus de choses mauvaises en ces maisons-là, qu'en toutes les cités de la plaine. Je ne doute point que la colère du Seigneur ne fonde un jour sur elles et ne les détruise entièrement, ainsi que les hommes dissolus et les femmes perdues qui les fréquentent.

– Vos opinions tranchées sont sans doute, mon ami, fondées sur une connaissance complète de votre sujet, dit avec calme

Sir Gervas. Combien de fois, dites-moi, êtes-vous entré dans ces maisons que vous décriez?

– Grâce au Seigneur, je n'ai jamais été tenté de m'écarter du droit chemin jusqu'au point de mettre les pieds dans une seule. Je n'ai pas même pénétré dans ce vaste égout qu'on appelle Londres. Toutefois, j'espère, et avec moi d'autres fidèles, que nous arriverons un jour à nous mettre en marche dans cette direction, nos estocs au côté, avant que cette affaire-ci soit terminée, et alors, je vous en répons, nous ne nous bornerons pas, comme fit Cromwell, à clore ces séjours du vice, mais nous n'en laisserons pas pierre sur pierre, nous sèmerons du sel sur leur emplacement, si bien qu'ils deviennent pour le peuple un proverbe et une occasion de siffler.

– Vous avez raison, John Derrick, dit le Maire, qui avait saisi au vol la fin de ces remarques. Toutefois m'est avis que de parler moins haut et de vous mettre moins en avant, vous siérait mieux, quand vous vous entretenez avec les invités de votre maître... À propos de ces mêmes théâtres, colonel, cette fois-ci, quand nous aurons le dessus, nous ne tolérerons pas que l'ivraie d'autrefois étouffe le nouveau froment. Nous savons quel fruit ont produit ces endroits-là au temps de Charles, les Gwynn, les Palmer, et toute la vile bande de parasites impurs, prostitués. Êtes-vous jamais allé à Londres, capitaine Clarke?

– Non, monsieur, je suis né et j'ai été élevé à la campagne.

– Vous n'en valez que mieux, dit notre hôte. J'y suis allé deux fois. La première, ce fut au temps du Parlement Croupion,

lorsque Lambert amena sa division pour terrifier les Communes. Je fus alors logé à l'*Enseigne des Quatre Croix* dans Southwark, alors tenue par un digne homme, un nommé John Dolman, avec lequel j'eus plus d'un édifiant entretien au sujet de la prédestination. Tout était tranquille et bien réglé alors, je vous en répons, et vous auriez pu aller à pied de Westminster à la Tour, en pleine nuit, que vous n'auriez pas entendu d'autre bruit que le murmure des prières et le chant des hymnes. Dès qu'il faisait sombre, on ne rencontrait dans les rues pas un ruffian, pas une péronnelle, rien que des citoyens bien posés allant à leurs affaires, ou des hallebardiers de la garde. La seconde visite que je fis eut lieu au sujet de cette affaire de la démolition des remparts. Alors moi et l'ami Foster, le gantier, nous fûmes envoyés à la tête d'une députation de cette ville au Conseil Privé de Charles. Qui aurait cru que si peu d'années auraient pu produire un pareil changement? Toutes les mauvaises choses qu'on avait fait rentrer sous terre à coups de pieds avaient germé, pullulé, si bien qu'enfin cette vermine déborda dans les rues, et que les gens pieux furent réduits à fuir la lumière du jour. Apollyon en personne triompha vraiment pendant quelque temps. Un homme paisible ne pouvait parcourir à pied les rues sans être bousculé dans le ruisseau par des bravaches, des rodomonts, ou accosté par des femelles fardées. Brigands et volereaux, manteaux brodés, éperons sonores, bottes découpées à jour, grandes plumes, querelleurs, souteneurs, jurons et blasphèmes, je vous répons que l'enfer s'enrichissait. Et jusque dans l'isolement

de votre voiture, vous n'étiez pas à l'abri du larron.

– Comment cela, monsieur? demanda Ruben.

– Eh bien, tenez, voici comment. Comme c'est moi qui en ai pâti, j'ai mieux que tout autre le droit de conter la chose. Vous saurez qu'après avoir été reçus, d'une façon très froide – car nous étions aussi bien vus du Conseil Privé que le collecteur de l'impôt du foyer l'est de la ménagère villageoise – on nous invita par raillerie, je suppose, plutôt que par courtoisie, à la réception du soir au Palais de Buckingham. Nous n'aurions pas demandé mieux, que de nous en excuser, mais nous redoutions que notre refus ne fût regardé comme une offense gratuite, et qu'il ne fût nuisible au succès de notre mission. Mes habits de gros drap étaient un peu grossiers pour une telle circonstance, mais je résolus de les garder pour me présenter, en y ajoutant un gilet neuf de baye à devant de soie, et une bonne perruque, que je payai trois livres dix shillings au Haymarket.

Le jeune Puritain qui faisait vis-à-vis, fit des yeux blancs en murmurant quelques mots comme «sacrifier à Dagon,» et qui heureusement ne furent pas entendus de l'énergique vieillard.

– Ce n'était là que vanité mondaine, dit le Maire, car avec toute la déférence possible, Sir Gervas Jérôme, la chevelure naturelle d'un homme, quand elle est arrangée avec un peu de goût, avec peut-être une pincée de poudre, est, à mon avis, l'ornement qui convient le mieux à sa tête. Ce qui a de la valeur, c'est le contenu et non le contenant. Après avoir disposé cette friperie, le bon Maître Foster et moi nous louâmes une *calash*,

et on partit pour le Palais. Nous étions tout entiers dans une conversation sérieuse, et, je l'espère, profitable, pendant qu'on parcourait les rues interminables de la ville, lorsque soudain je sentis une violente traction à la tête, et mon chapeau fut lancé sur mes genoux. Je levai les mains: le croiriez-vous, elles touchèrent ma tête nue. La perruque avait disparu. Nous descendions à ce moment Fleet-Street, et il n'y avait dans la *calash* d'autre personne que l'ami Foster, qui était aussi abasourdi que moi. Nous regardâmes en haut, en bas, sur les sièges et par-dessous: pas la moindre trace de la perruque. Elle s'était évaporée sans laisser d'indices.

– Dans quel endroit, alors? demandâmes-nous d'une seule voix.

– C'était la question que nous cherchâmes à résoudre. Je vous assure que pendant un moment nous crûmes que c'était là une punition pour avoir accordé autant d'attention à de telles sottises charnelles.

«Puis, il me vint à l'esprit que cela pourrait bien être le fait de quelque lutin malicieux, comme le tambour de Tedworth, ou ceux qui causèrent quelques désordres il n'y avait pas fort longtemps à la maison Gast, à Little Burton dans notre comté de Somerset.

«Croyant cela, nous appelâmes le cocher, et lui dîmes ce qui était arrivé. L'homme descendit de son perchoir, et quand il eut entendu notre récit, il se répandit en propos des plus grossiers, passa derrière son *calash*, et nous fit voir qu'une fente avait été

pratiquée dans le cuir dont la capote était faite.

«Le voleur avait glissé sa main par là et avait fait passer ma perruque par le trou, en se tenant debout sur la barre de traverse de la voiture.

«C'était chose assez commune, dit-il, et les voleurs de perruques formaient une corporation nombreuse. Ils se tenaient au guet dans les environs des boutiques des perruquiers, et lorsqu'ils voyaient un client sortir avec une emplette qui en valait la peine, ils le suivaient et si par hasard celui-ci partait en voiture, ils employaient ce moyen pour le voler.

«Qu'il en soit ainsi ou autrement, je n'ai jamais revu ma perruque, et je fus obligé d'en acheter une autre, avant de me hasarder en présence du Roi.

– Voilà vraiment une étrange aventure, s'écria Saxon. Mais comment la chose tourna-t-elle pour vous dans la soirée?

– D'une façon fort piteuse, car la figure de Charles, qui avait le teint assez sombre en tout temps, s'assombrit encore à notre entrée, et son frère le Papiste ne se montra guère plus complaisant. On ne nous avait amenés là que dans le but de nous éblouir de leur clinquant, de leurs hochets, et pour que nous eussions à raconter de belles choses aux gens de l'Ouest.

«Il y avait là des courtisans à l'échine souple, des nobles à la démarche guindée, des courtisanes aux épaules nues, et qui sans leur haute naissance, auraient été envoyées à Bridewell aussi bien que pas une des pauvres filles qu'on a promenées derrière une charrette. Puis, il y avait là les gentilshommes de la chambre,

avec leurs habits couleur de cinnamome ou de prune, et un bel étalage de dentelle, d'or, de soie, de plumes d'autruche.

«L'ami Foster et moi, nous nous faisons l'effet de deux corbeaux qui se seraient égarés parmi une troupe de paons. Mais nous avons présent à l'esprit Celui à l'image duquel nous avons été créés, et nous nous comportâmes, je l'espère, en citoyens anglais, indépendants.

«Sa Grâce le Duc de Buckingham se permit de nous railler.

«Rochester nous tint des propos narquois.

«Les femmes minaudaient, mais nous présentâmes notre front de bataille, mon ami et moi, pour discuter, ainsi que je m'en souviens bien, les très précieuses doctrines de l'élection et de la réprobation, sans faire grande attention à ceux qui se moquaient de nous, non plus qu'aux gens qui jouaient, à notre gauche, ni aux gens qui dansaient à notre droite.

«Nous tînmes bon ainsi pendant toute la soirée.

«Alors s'apercevant que ces gens-là ne s'amuseraient guère à nos dépens, Milord Clarendon, le chancelier, nous fit signe de nous retirer, ce que nous fîmes sans nous presser, après avoir salué le Roi et la société.

– Non, pour cela, je ne l'aurais jamais fait, s'écria le jeune Puritain qui avait écouté attentivement le récit de son ancien. N'eût-il pas été bien plus à propos de lever vos mains et d'appeler la vengeance sur eux, ainsi que le fit le saint homme de jadis sur les cités criminelles.

– Plus à propos, dites-vous? répondit le Maire avec

impatience. Ce qui est le plus à propos, c'est que la jeunesse se taise, jusqu'au moment où on lui demande son avis sur des affaires de ce genre. La colère de Dieu marche avec des pieds de plomb, mais elle frappe avec des mains de fer. Au moment propice qu'il s'est choisi, il a jugé quand serait pleine à déborder la coupe des iniquités de ces hommes-là. Ce n'est point à nous à l'en instruire. Ainsi que l'a dit le Sage, les malédictions ont l'habitude de revenir à leur perchoir. Mettez-vous cela dans l'esprit, Maître Derrick, et n'en soyez pas trop libéral.

Le jeune apprenti – car c'en était un – courba la tête d'un air maussade sous cette réprimande.

Puis le Maire, après un court silence, reprit son récit:

– Comme la nuit était belle, dit-il, nous décidâmes de regagner à pied notre logement, mais jamais je n'oublierai les scènes scandaleuses que nous vîmes en route. Le bon Maître Bunyan, d'Elstow, aurait pu ajouter quelques pages à sa description de la Foire aux Vanités, s'il s'était trouvé avec nous. Des femmes avec des mouches, aux cheveux teints, aux fronts d'airain, les hommes, aux allures désordonnées, tapageuses, et blasphémant, et les cris, et le maquerellage, et l'ivrognerie. C'était bien le royaume qui méritait d'être gouverné par une cour pareille. À la fin, nous passâmes par des rues plus tranquilles, et nous espérions en avoir fini avec nos aventures, quand tout à coup arriva au galop une troupe de cavaliers à moitié ivres, sortant d'une rue latérale, qui attaquèrent les passants à coups d'épée, comme si nous étions tombés dans une embuscade de sauvages en quelques pays de

mécréants. Ils étaient, à ce que je supposais, de la même couvée que ceux au sujet de qui l'excellent John Milton À écrit: «Fils de Bélial, gonflés d'insolence et de vin.» Hélas! ma mémoire n'est plus ce qu'elle était: car il fut un temps où j'aurais pu réciter par cœur des chants entiers de ce noble et pieux poème.

– Et comment vous êtes-vous tiré d'affaire avec ces querelleurs, monsieur? demandai-je.

– Ils nous assaillirent, nous et quelques autres honnêtes citoyens qui regagnaient leur domicile. Brandissant leurs épées, ils nous sommèrent de poser les armes et de leur rendre hommage.

« – À qui? demandai-je.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.